



Prix littéraire

Des fleurs sur les murs

Chapitre 1 : Comme d'habitude

« Vendredi 3 mai 1968, il est 17 heures sur Europe n°1. A Paris, incidents au quartier latin : des étudiants réunis à la Sorbonne ont été évacués sans **ménagement** par la police, on craint que la soirée ne soit agitée. En attendant, écoutons Claude François avec le tube du moment.... Comme d'habitude ».

A la radio, Claude François chante, je ne comprends pas toutes les paroles, mais j'aime bien chanter avec lui... J'ai neuf ans, je m'appelle Hélène, mais tout le monde m'appelle Léna.

J'habite un village où rien ne bouge : depuis tout le temps, ou au moins depuis que je suis née, il y a l'école des filles et celle des garçons, la mairie, l'église et l'usine de bicyclettes.

Je les ai toujours vues là. Il y a aussi une boulangerie et l'épicerie de mes parents.

L'épicerie, par exemple, elle existait bien avant ma naissance, et même avant la naissance de mes parents... Encore avant, il paraît que c'était une écurie pour les chevaux. Mais maintenant, au rez-de-chaussée, c'est une grande pièce pleine de conserves. Les rangées de boîtes sont comme des immeubles ; les bouteilles, des personnages alignés ; les pots de confiture, des fauteuils pour mes poupées. Quand je n'ai pas école, j'y installe Sissi, Morgane et son pantalon qui brille, Xavier le poupon et Albert l'ours à l'œil amoché, et je joue à la marchande.

Mieux encore, quand le soir tombe, l'épicerie se transforme en café du village et je deviens Léna l'espionne !

Comme ce soir... Des clients passent dans l'arrière-salle de l'épicerie, la radio est encore allumée :

« Les étudiants ont installé des barricades boulevard Saint-Michel... »

La grosse voix de Lucien retentit :

-Alors, Jean-Marc, tu es prêt pour une **ratatinade** ?

Jean-Marc, Suzanne, Lucien et les autres s'assoient autour d'une table en Formica jaune, un revêtement moderne « qu'on lave d'un coup d'éponge », comme dit maman. Ils commandent à boire, je sais que certains chaussent leurs lunettes. Moi, je me fais muette. Cachée sous la table, mon cahier d'espionne et mes crayons de couleur à la main, les oreilles grandes ouvertes, je suis prête à surprendre leurs secrets d'adultes...

J'entends Suzanne, l'ancienne institutrice, sortir un crayon et un carnet de son sac,

-C'est moi qui compte les points, décrète-t-elle.

D'autres clients s'installent. Ils vont jouer à la belote ou au rami en parlant de la vie du village.

Comme d'habitude... C'est toujours la même chose, chaque soir. Et j'aimerais que rien ne bouge, jamais. Pourtant, un drôle de printemps s'annonce...

En ce mois de mai 1968, tout va changer, jusque dans mon village.

Chapitre 2 : Le vent se lève

Bien sûr, certains adultes se doutent que je suis là, mais très vite ils m'oublient et se mettent à parler de choses de grandes personnes...

-« Vous avez vu le journal ? Ils disent que l'usine de bicyclettes serait à vendre. Si personne n'en veut, elle pourrait bien fermer un de ces jours... » menace Lucien.

L'usine ? Fermer ? Sans usine, le village ne serait plus le même !

-« Il y a un moment qu'on en parle, mais on ne risque rien, réplique Suzanne. *Notre usine, c'est du solide. »*

-« Y'a rien de solide, rien de rien... bougonne le vieil Emile, *qui n'a plus que deux dents dans la bouche et trouve toujours une raison pour râler.*

Avec ses yeux cachés sous des sourcils aussi épais qu'une forêt, il me fait un peu peur, même si papa me dit qu'il n'est pas méchant.

-« Dans d'autres pays, on construit des bicyclettes pour moins cher qu'ici. On ne peut rien au progrès... » explique Jean-Marc.

Suzanne s'étrangle :

-« Si le progrès c'est de fermer les usines ici pour aller faire la même chose ailleurs, je n'appelle pas ça le progrès ! »

Jean-Marc fait semblant de tousser et distribue les cartes. Personne ne veut se disputer, alors les adultes commentent le temps qu'il fait, comme si parler de la pluie et du soleil pouvait changer la météo...

Moi, je note tout. Je pourrais écrire, mais je préfère dessiner les mots que j'entends sur mon cahier. Je les appelle les **mots bonheur** et les **mots malheur**. Je trace des spirales, colorie des taches qui vont bien ensemble ou des formes qui se battent les unes contre les autres, je dessine des bonhommes souriants et des larmes en nuages de pluie sur les maisons.

Depuis le soir où les adultes ont commencé à parler de l'usine, les pages de mon cahier deviennent toutes grises. Presque plus de mots sur le soleil, le vent ou la pluie, ni de bavardages sur les voisins. La radio continue de passer la chanson de Claude François et de parler des étudiants qui ne sont pas contents. Les adultes, eux, causent de l'usine de bicyclettes.

-« Il paraît qu'elle serait vendue ! On dit que le nouveau patron irait faire fabriquer les bicyclettes à l'étranger !

-« Et à la capitale, tu parles que les ministres, ils n'en ont rien à faire de nos bicyclettes... ils ont déjà de quoi s'occuper avec les étudiants qui mettent le bazar dans les rues ! Alors une usine de campagne, tu parles s'ils s'en fichent...

- Moi, je dis que ça sent pas bon, cette histoire !

-Tais-toi donc, tu vas nous porter la poisse avec tes paroles de malheur. »

Je tire la langue pour mieux m'appliquer. Je dessine un vélo, deux roues, un guidon et sur le vélo, des nuages en forme de fleur. Des fleurs sans couleur.

Pendant que mon cahier perd ses couleurs, ma mère, elle, est de plus en plus souvent de mauvaise humeur ; je n'ose plus jouer dans ses pas. Mon père plisse le front et ça fait une grande ride entre ses yeux ; je n'installe plus mes poupées près de ses cageots. Je ne me cache plus sous les tables...

Tout le monde est inquiet. Un gros nuage noir semble avoir englouti tout le village. Cette fois, c'est sûr, l'usine va fermer. Plus d'usine, plus de travail, et plus de clients pour l'épicerie ! Aussi, elle va fermer. Mes parents devront trouver du travail ailleurs, il faudra partir à la ville et quitter mes amis. A l'heure du café, les gens du village finissent leur verre en silence, ils battent une dernière fois les cartes puis rentrent chez eux. L'épicerie se vide, mon père balaie les carreaux de ciment sans les regarder, ma mère compte la monnaie dans la caisse, elle soupire.

Et je ne sais pas quoi faire pour lui rendre son sourire. Ce soir, Avant d'éteindre ma lampe de chevet, je regarde le nuage noir, celui que j'ai dessiné dans mon cahier.

Je me dis qu'il faudrait balayer le ciel, c'est trop triste ! Je dois trouver un moyen pour que tout reste ouvert, l'usine, l'épicerie et le cœur des gens du village ! Si seulement les baguettes magiques existaient...

Chapitre 3 : Il est interdit d'interdire

Le lendemain, à l'école, j'écoute moins bien la maîtresse. Ma tête est pleine des soucis des adultes, il n'y a plus de place pour les participes passés et les soustractions. Autour de moi, les filles de ma classe ne se doutent de rien. Je n'ai rien dit, même pas à mes copines, Françoise et Nadia. Je ne veux pas les rendre tristes. Alors elles continuent de sauter à l'élastique à la récré, de jouer en lançant leur balle contre un mur. Je les envie, moi aussi j'aimerais être légère et jouer à la balle.

Trois filles sont assises un peu plus loin. Ce sont des grandes du cours moyen 2, celles qui ont le droit de venir en classe sans tablier. Elles chuchotent et rient comme si elles avaient un secret. La plus grande a un visage si pâle qu'il menace de s'effacer sous son chemisier taché de craie. Elle explique quelque chose de très sérieux aux deux autres. Peut-être qu'elle sait ce qui pourrait sauver l'usine ?

Je ne suis pas une espionne pour rien ! Je m'approche, discrète. Je sors mon cahier et un crayon de ma poche de tablier pour dessiner leurs mots secrets et ne pas les oublier. En me voyant arriver, la fille au visage si pâle fronce les sourcils et me lance :

-Qu'est-ce que tu veux ?

-Moi ? Rien.

-Alors ne reste pas là, va-t'en, ajoute-t-elle.

Si elle croit que ça va suffire à me faire partir... Je la fixe, je m'assieds et j'ouvre mon cahier.

-Cet escalier est à tout le monde, c'est parfait pour colorier.

La fille au visage tout blanc me regarde. Une de ses copines lui dit :

-Laisse tomber, Corinne, c'est une gamine.

« Corinne » hausse les épaules et se retourne pour parler tout bas à ses copines. Mais je comprends ce qu'on dit même quand les paroles sont prononcées à voix très basse,

j'ai l'habitude avec les adultes qui jouent aux cartes ! J'entends Corinne raconter ce qui se passe à Paris : les étudiants ne vont plus en cours, ils marchent dans la rue, ils crient qu'il est interdit d'interdire ! Les deux autres filles poussent de petits cris, comme des souris, Corinne regarde à droite, à gauche, m'ignore et déplie une image. Je tends le cou pour mieux la voir. C'est un drôle de mouton dessiné avec un ventre rempli de mots : *ne soyez pas des moutons*. J'appuie tellement fort sur mon crayon que la mine se casse. Je voudrais recopier ce mouton, ne pas l'oublier.

Je tente le tout pour le tout et je demande à Corinne :

-Je peux regarder ?

Elle se lève, elle défroisse sa jupe du plat de la main et me toise du même regard qu'elle jetterait à une crotte de lapin sur son chemin.

-Et puis quoi encore ? T'es bien trop petite, c'est pas pour toi !

Ses deux copines se sont levées aussi. Elles s'éloignent toutes les trois en rigolant. Leurs rires sont comme des gouttes de citron, acides, qui me font mal au cœur. Sur une page de mon cahier, je trace un rond, quatre pattes, une tête, des oreilles. J'écris le mot « usine » dans le corps de mon mouton. C'est un début, mais un pauvre petit dessin ne va pas changer les choses. Il faut que je trouve une solution.

Chapitre 4 : Ayez des idées !

Le soir, je regarde Sissi, Morgane, Xavier et l'ours Albert assis sur mon lit. Je n'ai pas envie de jouer. Je les observe, l'un après l'autre, je soupire.

-Bientôt, on ne pourra plus jouer à la marchande : vous n'aurez plus rien à acheter, ni pour de faux ni pour de vrai. Qu'est-ce qu'on va faire si l'épicerie ferme ? Où est-ce qu'on va aller ? Et papa... et maman...

Une grosse larme tombe sur le dos de ma main. Je la porte à ma bouche, c'est salé. Je remue mon nez, je renifle. J'attrape Albert par une patte, j'essaie de remettre en place son œil unique qui a tendance à se déchausser.

-Si tu étais un mouton, tu pourrais **bêler** des mots, comme le mouton de la fille à l'école. Les crier pour qu'on ne ferme pas l'usine. Mais tu n'es pas un mouton, tu es un ...

Hé ! Mais j'ai trouvé... Un mouton ! L'affiche des filles dans la cour... moi aussi je peux en dessiner ! Je sais comment sauver l'usine, je sais comment sauver le village !

Le lendemain matin, c'est jeudi, il n'y a pas classe. J'avale mon bol de chocolat à toute vitesse et je me mets au travail. Des feuilles, des crayons, des pinceaux et de la peinture de toutes les couleurs... Mon matériel est prêt, bien aligné, sur les cartons de la réserve. D'abord, tracer au crayon à papier le contour d'une usine. Hum... mon dessin ressemble plus à une grosse maison qu'à une usine. Re commençons.

Et voilà... un château fort un peu bizarre. Non, ce n'est pas encore ça. Pour mieux dessiner l'usine, je dois aller la regarder de près !

J'emporte mon cahier et un crayon, j'installe l'ours Albert sur mon vélo, je l'attache avec une corde pour qu'il ne tombe pas. Au passage, je vais chercher Françoise et Nadia, j'ai besoin d'aide.

L'usine est à la sortie du village, sur la grand-route qui mène à la ville. Quand je passe devant la maison de Nadia, elle est dans son jardin.

-Nadia ! Viens...

-Où ça ?

-Tu verras... Prends un cahier et de quoi dessiner.

-Je préfère écrire ! On part en reportage ? On serait des journalistes et on écrirait un article pour le journal, c'est ça ? J'arrive !

Je réponds que ce n'est pas tout à fait ça, que je vais lui expliquer. Nadia sort et enfourche son vélo.

-Ton jeu a l'air drôle, on va chercher Françoise !

Et on se retrouve bientôt à pédaler toutes les trois, en route vers l'usine !

Chapitre 5 : L'imagination au pouvoir

En route, j'explique à mes amies que l'usine va fermer, et qu'avec cette fermeture tout le village risque de mourir. Françoise stoppe net.

-Papa... il est ouvrier à l'usine ! Ça veut dire qu'il n'aura plus de travail ? Qu'on n'aura plus d'argent ?

On s'arrête près d'elle. On descend de bicyclette et on s'assoit sous un grand arbre.

Nadia réfléchit tout haut :

« -Ma tatie aussi y travaille ! Et les parents de Mehdi, et ... trop de gens y travaillent, ce n'est pas possible que ça s'arrête ! Et qui fabriquera les vélos si l'usine ferme ? »

Je me mordille les lèvres, je savais bien que cette nouvelle allait les rendre tristes.

« -Si l'usine ferme, l'épicerie de mes parents fermera aussi. Mais j'ai une idée pour empêcher ça. »

Alors je leur expose mon plan. On discute. Les copines trouvent ça étrange, mes histoires de moutons et de phrases, mais Nadia tire sur ses chaussettes et conclut :

« -C'est bizarre, mais c'est plutôt marrant... alors pourquoi pas ? Et si ça peut sauver le village, alors... on y va ! »

Arrivées devant l'usine, on s'installe pour l'examiner. Je trace des traits sur mon cahier.

« -Un grand bâtiment, comme un hangar géant... Une rangée de petites maisons avec des toits en zigzag, comme ça... »

J'essaie de ne pas tirer la langue pour me concentrer, je ne veux pas que mes copines se moquent.

« -Et des fenêtres sur un côté des toits, toujours le même, » observe Françoise.

Nadia enchaîne :

-Je note : « les murs de l'usine sont rouges, il y a une haute cheminée sur le côté. Tu crois que c'est pour le chauffage ? La porte d'entrée est très grande, et des bicyclettes sont rangées devant... Françoise, tu veux bien compter les bicyclettes ? »

« -Les compter ? Tu veux rire, il y en a trop... »

Je les interromps :

« -Ce n'est pas grave, on ne va pas tout dessiner, juste l'usine. Venez, on va chez moi, on a ce qu'il nous faut. »

On roule à toute vitesse jusqu'à l'épicerie, on a hâte de se mettre au travail. Je distribue les tâches : Nadia et Françoise chercheront des phrases à écrire, moi, je me charge des dessins.

« -Ici, c'est l'usine, et autour, il y a un nuage très bleu, comme quand il fait beau.

-Tu mets des moutons aussi ? Tu nous as dit qu'il fallait des moutons, dit Nadia.

-Tu as raison, on peut mettre des moutons devant, qui mangent l'herbe et racontent des choses.

-... ils pourraient bêler qu'ils veulent garder l'usine ? Que l'herbe est meilleure tout autour ?

-Oui ! Avec des bulles ! Comme dans les bandes dessinées.

-Oui ! ajoute Françoise. Et on pourrait mettre des fleurs dans l'herbe près de l'usine sur son nuage...

-... et d'autres fleurs qui sortiraient de la cheminée ! »

Jusqu'à l'heure du déjeuner, avec Françoise et Nadia, on prépare des dessins sur les grandes feuilles qu'on a trouvées, des feuilles roses qui servent à emballer le jambon et des feuilles de papier cadeau à grands ramages bleus et dorés. On a beaucoup de dessins !

Françoise s'est mise à colorier, Nadia repasse les traits de mes dessins pour qu'ils soient plus gros, et aussi les lettres des phrases pour qu'on les voie bien. « *Pas de ravage au village* » crie une belle vache à pois dans sa bulle. « *Notre usine roule pour nous* » clame un vélo multicolore sur un champ de pâquerettes.

« *Avec l'usine, on voit la vie en rose* » chantent trois petits cochons... roses. Et les moutons autour de l'usine bêlent ensemble : « *On gardera notre usine !* »

Nos affiches sont prêtes. Maintenant, il va falloir les poser partout dans le village...

Chapitre 6 : Le bonheur est une idée neuve

Pendant le déjeuner, mes parents s'amuse de nous voir tout agitées. Ils nous demandent ce qu'on manigance. Et quand je leur explique mon grand plan de sauvetage du village, ils ne rient plus.

Mon père se lève de table sans rien dire. Avec les copines, on se regarde : est-ce qu'il est fâché ?

Mais il revient avec un sourire et une boîte dans la main.

- J'ai ce qu'il vous faut...

Il verse la poudre de la boîte dans un seau avant d'ajouter de l'eau, un mélange qu'il touille avec la grande cuillère en bois de la cuisine.

- Je vous prépare de la colle, vous badigeonnez le dos des feuilles, puis vous collez les feuilles sur les murs. N'allez pas sur la maison du vieil Emile, il vous disputerait...

Mon sourire est plus grand qu'un quartier de lune. Je me lève et je me précipite dans les bras de mon père. Il me frotte le haut du crâne et me donne une tape dans le dos.

- En route, camarades, vous avez du travail à faire !

On ne prend même pas le temps de finir nos compotes, on sort. Françoise porte le seau de colle, Nadia les pinceaux, et moi les feuilles roulées les unes sur les autres. On pose la première affiche sur la vitrine de l'épicerie. Ma mère nous fait un signe d'encouragement, je crois bien qu'elle est très fière de nous.

On colle les feuilles en avançant dans le village. Sur le mur de la mairie, sur les portes des maisons, la boutique du coiffeur, qui râle un peu mais finit par nous laisser faire, sur le panneau de la salle des fêtes, à la boulangerie... Bientôt, tout le village explose d'usines, de nuages, de moutons joyeux et de fleurs multicolores. Même le vieil Emile, caché derrière sa fenêtre mais qu'on aperçoit à travers le rideau, rigole tout bas quand il comprend ce qu'on est en train de fabriquer. Le curé, lui, essaie de nous arrêter, il nous court après en nous menaçant :

- Espèces de pestes ! Je vous y prendrai, moi, à cochonner les murs de vos gribouillis !

Mais les mots du curé s'évanouissent dans nos éclats de rire.

Le soir, dans l'arrière-salle de l'épicerie, chacun commente l'évènement. Bien sûr, je ne suis pas là. Enfin, pas tout à fait là... C'est-à-dire, que je suis cachée sous une table, mon cahier à la main.

- C'est pas trois pauvres dessins qui vont changer le sort de l'usine... commence Jean-Marc.
- Sûr, c'est pas toi qui en aurais eu l'idée ! Cette petite, elle est bien culottée, elle ira loin ! déclare Lucien.

Suzanne aussi nous défend : ah, si elle n'était pas si vieille, elle irait bien vivre ce drôle de mois de mai dans une grande ville, là où tout se passe.

De derrière sa caisse enregistreuse, ma mère lui répond :

- Mais dans notre village aussi, il se passe des choses, la preuve !

J'imagine Suzanne... Elle sourit et elle hoche la tête en sirotant sa menthe à l'eau.

- C'est ma tournée ! annonce mon père en posant un plateau de boissons sur la table. Je ne sais pas si tout ça changera quelque chose, mais je suis fier de ma fille et même... si... hum... si jamais elle était là, par hasard... je la prendrais bien dans mes bras pour le lui dire.

Personne ne répond, un silence se fait. On entend juste le crissement de mon crayon sur la feuille ; je me rends compte du silence, alors je m'arrête de dessiner. Je sors la tête de sous la table, un peu gênée. Et tout le monde applaudit ! Même le vieil Emile, qui mâchouille son moignon de mégot entre ses deux dents et marmonne :

- Je sais pas où on va avec des jeunes comme ça, mais on y va, et bon Dieu que c'est bon d'aller autre part que là où on nous dit d'aller...

Chapitre 7 : Le rêve est réalité

Quelques jours plus tard la télévision arrive dans le village ! Ils viennent faire un reportage sur « l'enfant aux affiches ». Ils installent leur bazar sur la place de la mairie. Ils veulent nous filmer, mes copines et moi, et m'interviewer pour le journal télévisé.

Le journaliste (qui est beaucoup moins beau que Claude François) me demande pourquoi j'ai voulu faire ça, et ce que j'attends du Président de la République.

- « Le Président ? Vous pensez qu'il va m'écouter ?
- Bien sûr petite, vas-y, parle...

Je respire un grand coup. Je suis impressionnée par ces gens, ce micro. Mais il faut sauver l'usine. Alors je me lance :

- Monsieur le Président. On a une belle vie ici. On a une usine, dans un grand bâtiment. Il n'est pas très neuf, mais ça va. Il est très joli avec son toit en zig-zag. Et surtout, dans cette usine il y a beaucoup de gens qui travaillent pour fabriquer des bicyclettes. Des bleues, des rouges, des vertes. C'est important la couleur des bicyclettes. Comme ça on ne se trompe pas et on ne prend pas celle du voisin. Avez-vous une bicyclette, Monsieur le Président ? Si vous en avez une, elle vient peut-être de chez nous. C'est peut-être le papa de Françoise qui l'a fabriqué. Ou la famille de Medhi. Ou quelqu'un du village. Et si l'usine ferme, ils n'auront plus de travail, plus d'argent. Et ma maman et mon papa qui sont épiciers ne vendront plus rien. Nous devons partir du village. Tout le monde devra partir... Vous voyez, Monsieur le Président. C'est important qu'on garde notre usine. Il faut qu'on trouve une solution... »

Un grand silence se fait sur la place de la mairie. Ma mère cache son nez dans son mouchoir. Et mon père me fait le plus beau des sourires. Le journaliste veut parler, mais là, tout le monde se met à applaudir.

Chapitre 8 : Sous les pavés

Des tas de gens m'ont vue à la télévision. Ça a fait du bruit chez les ministres, à Paris. Maintenant, ce sont eux qui disent qu'il faut trouver une solution. Aux informations, le président, qui est si grand, a dit qu'il ferait ce qu'il pourrait, et il a ajouté :

-« Pour mademoiselle Léna, je peux te dire que j'ai eu une bicyclette bleue, et que j'en étais fier ! Comme je suis fier de toi... »

Il n'y a pas que le président qui soit fier, tout le village est fier de nous, de moi, de Françoise et de Nadia. A l'école, la Corinne et les grandes du cours moyen 2 ne me traitent plus de bébé, elles veulent même devenir amies avec moi.

Et moi ? Et bien, moi, je suis contente : mon père sifflote en balayant, ma mère a retrouvé son sourire et les villageois leur bonne humeur.

Après la réponse du président, j'ai fait danser mes poupées, on a fait une folle ronde de joie. Maintenant, j'ai repris mes jeux. Je recommence à les aligner sur les pots de confiture, Sissi, Morgane, Xavier et l'ours Albert, et je leur vends des Mistral gagnants et des pas gagnants, je remplis toujours mon « cahier de rêves », mais sans me cacher maintenant, comme une vraie journaliste ! Et vous savez quoi ? Mon cahier explose de couleurs !

Alors je chante à tue-tête une toute nouvelle chanson qui vient de sortir : La bicyclette... et je me dis que ce n'est pas si mal que les choses changent, enfin, et si le président ne trouve pas de solution, il faudra bien que les ouvriers de l'usine en trouvent une, eux. Si le patron veut toujours fermer son usine, les ouvriers pourront continuer à fabriquer des bicyclettes et faire marcher l'usine sans lui...

Après tout, pourquoi pas ? Et on partira sur les chemins... à bicyclette...

